

Le concept de dé-coïncidence

La question d'aujourd'hui porte sur la trajectoire philosophique de François Jullien, l'état de son chantier conceptuel, comme il aime dire. De fait, il a beaucoup écrit ces dernières années, et prépare pour le début de 2022 deux publications nouvelles, des essais et chacun de bonne taille.

Voici la réponse que je vais développer un peu : le travail conceptuel intense, accéléré que je viens d'évoquer sort d'un texte bref, publié à Taïwan en 2016, puis quelque peu amplifié en France en 2017, intitulé *Dé-coïncidence*, au singulier. Texte qui trouve à présent son prolongement dans la création d'une association nommée également *Décoïncidences*, mais au pluriel. Je crois que pour comprendre cette entreprise récente, à l'échelle d'un groupe, et qui s'aventure forcément dans le champ politique, il faut revenir au point de départ philosophique, au concept initial. C'est l'objet de mon exposé. Comment ce concept se relie et aboutit à un projet politique, une autre fois, possiblement.

Commençons par présenter rapidement cette figure de la pensée française contemporaine, à l'œuvre vaste et très largement traduite. Pour qui en Chine, où Jullien a étudié naguère, des colloques ont été organisés, avant que les relations avec ce pays ne s'interrompent. Pour des raisons faciles à deviner : désormais l'ambassade de Chine à Paris est ultra réactive, un mot de trop et elle coupe les ponts et les financements, or des mots sur l'orientation récente du régime chinois Jullien en a eu plusieurs.

Regardons sa carte de visite que rappelle chacun de ses essais, en couverture : *philosophe, helléniste et sinologue*. Ce qui résume son parcours. Commentaire rapide : philosophe atypique, helléniste pointu, sinologue dissident.

Philosophe en premier, et dès le début. Unifiant toute cette œuvre : le déroulement méthodique d'un projet philosophique. Sinologue en dernier, mais il a écrit des milliers de pages de sinologie, pendant des décennies, et pas de grosses généralités, des recherches de détail, il n'y a pas eu grand monde dans la corporation sinologique pour discuter et objecter. Helléniste dans chaque travail conceptuel, revenant constamment au point de départ grec, à l'étymologie.

Son travail de création conceptuelle est pour lui l'essentiel de l'activité philosophique, d'accord avec Deleuze sur ce point. Ce qu'il a théorisé et résumé en une formule : « Philosopher, c'est s'écarter ». Le philosophe est l'homme qui s'écarte de ce qui a été déjà pensé. A ce compte, parmi les professionnels de la philosophie, les philosophes sont rares : la plupart transmettent, expliquent, commentent, ou utilisent les concepts disponibles, empruntent les idées des autres, mais, faute d'écart, ne créent pas. J'ai commis un petit livre d'introduction à l'œuvre de Jullien dont le titre est « Penser par écart ».

Parmi ses contemporains labellisés philosophes il effectue une distinction coupante : les philosophes d'opinion et d'élaboration. Les premiers donnent leur opinion, sur des sujets très variés, correspondant aux thèmes et préoccupations

du moment, ce sont de bons clients du pouvoir médiatique, le quatrième mais non le moindre. Les seconds élaborent conceptuellement, ils apportent des outils de pensée neufs, leur « visibilité » est généralement réduite.

Mais, objection immédiate à cette vision cruelle du milieu philosophique, l'élaboration conceptuelle, même la plus fracassante, surgit toujours sur un terrain intellectuel préalable. Y compris chez les plus grands. En amont du *Discours de la méthode* de Descartes et des *Pensées* de Pascal, il y a les *Essais* de Montaigne. En amont de Kant, il y a le rationalisme classique et sa contestation par Hume : « Hume m'a réveillé de mon sommeil dogmatique ». Publié en 1945, *L'Être et le Néant* a comme sous-titre : *essai d'ontologie phénoménologique*. Ce gros bouquin est donc une interprétation de Husserl.

En ce qui concerne Jullien, quel est l'amont philosophique ? De quel philosophe ou courant philosophique se réclame-t-il ? De personne, d'aucun.

Mais, dans ses textes, quels sont les philosophes du 20^e siècle les plus cités et discutés ? C'est le trio Heidegger, Lévinas et Derrida, trois philosophes lecteurs de Husserl, eux aussi, et dont le point commun est de tenter de sortir de la métaphysique, invention grecque. Le premier par les ressources de la langue allemande – Jullien est germaniste, et lu en Allemagne – le second par la tradition hébraïque, le troisième en conjuguant les deux. Voilà son compagnonnage philosophique, des compagnons rivaux dont il lui faut s'écarter.

Considérons maintenant son projet philosophique propre. Il est extrêmement ambitieux, trop peut-être, mais qui ne risque rien n'a rien : déboîter la métaphysique, oui, la sortir de sa vieille et vénérable boîte, et l'ouvre-boîte, c'est la pensée chinoise. Déconstruire la philosophie européenne, mais de l'extérieur. Faire apparaître ainsi son *impensé* – ce qui la fait penser mais qu'elle ne pense pas à penser - , mais par une opération en sens inverse, se servir d'elle pour faire apparaître aussi l'impensé de la pensée chinoise. Au moyen de ce que Jullien appelle non pas *comparaison* mais *vis-à-vis* : mettre en vis-à-vis Europe et Chine pour mettre en tension, mettre en tension pour libérer des ressources intellectuelles neuves, sortir enfin de ce qu'il appelle méchamment l'*endogamie* philosophique, on se dispute mais en famille. Le dissensus manifeste (la dispute) repose sur du consensus implicite, là est le point resté obscur ou impensé des philosophes. Ce que leur regard sur le réel qui se veut à la fois panoramique, scrutateur et démystifiant ne voit pas, c'est lui-même, comment il est orienté.

Marcel Gauchet l'a très bien relevé : l'entreprise de Jullien participe du décentrement occidental ouvert par Lévi-Strauss, notamment dans *Race et histoire* (1952) un petit livre de circonstance reformulant pour le grand public cultivé un rapport sur le racisme demandé par l'Unesco. La réflexion philosophique de Jullien est ainsi directement *interculturelle*, elle circule *entre* Europe et Chine, à ce titre elle a rencontré et percuté le courant d'idées devenu dominant en Occident et initié par le livre-événement de Huntington : *Le choc des civilisations* (1996).

Mais le souci principal de Jullien est la création conceptuelle, concepts de nouvelle génération. Les deux premiers qu'il propose en 2013 puis 2014 sont *intime* et *paysage*. Il a donc pris son temps, puisque c'est en 1989 qu'il avait énoncé son programme philosophico-sinologique avec *Procès ou Création*, son livre-source, auquel répond en 2015 son livre-somme *De l'Etre au Vivre*.

Ce dernier ouvrage commence par un *lexique euro-chinois de la pensée* mettant en vis-à-vis vingt notions, présentées comme des catégories. Dans ce lexique se récapitulent des décennies de recherches. Si vous n'avez pas lu Jullien et êtes pressé, commencez par là, mais le texte est très dense, par ce qu'il synthétise d'éléments philosophiques et sinologiques. La première des vingt oppositions, c'est *propension (vs) causalité*. Dans le réel l'intelligence chinoise recherche et discerne des propensions, l'intelligence européenne construit des causalités. Une autre opposition : *cohérence (vs) sens*. La raison chinoise partout tend à confirmer la cohérence profonde des choses, par suite elle n'a pas à chercher leur sens - ce que fait obstinément, passionnément la philosophie européenne qui cependant n'ignore pas l'idée de cohérence. Ce qui donne souvent à notre culture un ton dramatique, voire tragique, tout-à-fait absent dans une Chine classique qui se repaît au contraire d'équilibre et d'harmonie. On y chercherait en vain le monologue d'Hamlet ou les angoisses de Pascal.

Les concepts d'intime et de paysage, évoquons-les. Un des meilleurs connaisseurs de Jullien, Pascal David, les a connectés remarquablement dans un article du *Cahier de l'Herne*, 2018, qui lui est consacré.

Pour aller très vite : le concept d'intime, issu de la religion (Augustin) et de la littérature (Rousseau) - sous un même titre : *Confessions* - porte une charge philosophique capable de fracturer sur le plan métaphysique le cogito cartésien, sur le plan éthique la morale de Kant. Je m'en tiendrais à cette définition de l'intime : *expérience-limite...s'enfoncer dans le fonds sans fond d'un dedans partagé*. Le critique philosophique du *Monde*, Roger-Pol Droit, y a vu la « découverte d'un continent nouveau ». Quant au concept de paysage, c'est le rapport sujet/objet qu'il entend faire sauter, mais là à l'aide d'une notion chinoise qui dans le lexique proposé une année plus tard est conceptualisée comme *potentiel de situation*.

Ces concepts nouveaux, intime, paysage, acheminent au tournant philosophique explicité en 2015 : *De l'Etre au Vivre*. Il s'agit d'un changement général et complet d'horizon philosophique : non plus dire l'Etre – onto-logie - , mais élucider le Vivre. Car il y a, selon Jullien, un *atavisme* ontologique dans la tradition philosophique résultant d'un *pacte* qui remonte au moment grec et qui empêche de saisir ce qui est *processuel* dans le Vivre – entre parenthèses le processuel est le terrain où s'exerce depuis toujours la pensée chinoise. L'ontologie est ainsi le cadre langagier et logique du questionnement philosophique, avec ce filet on peut faire de la science et de la métaphysique, on ne peut pas attraper le Vivre. Formule-diagnostic choc : *La métaphysique a trahi le métaphysique*.

Car ce philosophe n'est nullement positiviste. Le positivisme revient à dire : seules tiennent la route les connaissances scientifiques difficilement, laborieusement construites, à part cela des discours bancals, inconsistants, jusqu'en philosophie. La position de Jullien est très différente. Ce serait en résumé : il y a une conceptualisation scientifique rigoureuse, efficace, conquérante – le cœur de la puissance des Etats, les Chinois l'ont parfaitement compris, regardez leur budget recherches – il y a une conceptualisation métaphysique vénérable et obsolète, et puis il y a l'art où s'est réfugiée l'expression du Vivre. Le maître de Jullien n'est pas un philosophe, c'est Proust. C'est dans *la Recherche* qu'il a trouvé sa règle réflexive : *Penser au ras du vécu...regarder de plus près, à la loupe, ce qui se joue là minusculement d'essentiel*. Et puis en amont, Rousseau, Stendhal, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé. Ajoutons Valéry – davantage l'auteur des *Carnets* que du *Cimetière marin* dont il présente un commentaire critique dans un de ses derniers écrits – et enfin Char, le poète héraclitéen. Jullien est un philosophe littéraire qui pense qu'à l'époque moderne l'art est nettement en avance sur la philosophie, que cette dernière doit donc prendre la mesure de ce qui se passe en art. Mais un philosophe littéraire qui ne cite jamais les auteurs contemporains, Simenon oui (pour décrire l'intime), Modiano, Michon ou Houellebecq, non.

Le Vivre – non pas la Vie, thème métaphysique depuis le 19^e ni le vivant objet d'approches scientifiques monnayées en concepts, du dur – ouvre un horizon heuristique, un programme de recherches philosophiques. Et Jullien est un philosophe qui n'en reste pas aux promesses. Plusieurs concepts sont nés de cette ouverture : *second* (2017), *inouï* (2019), *vraie vie* (2020) et à présent - c'est un scoop - *incommensurable*. Mais un autre les a précédés en 2017, dans le texte que nous allons regarder ce soir : *dé-coïncidence*.

Texte bref, édition trilingue, anglais/chinois/français, au départ le catalogue introductif d'une exposition de peinture à Taipei, ce qui confirme la constante esthétique de cette réflexion – et cela dès le départ : sa thèse publiée en 1985 portait sur la poétique chinoise, c'est-à-dire les catégories par lesquelles en Chine a été pensée la création poétique, catégories différentes, on le devine, de celles mises en place par Aristote.

Dé-coïncidence, texte de peu de mots et de beaucoup d'idées, Jullien l'a lui-même inscrit, replacé dans une série de quatre essais où commence de se déployer une philosophie du Vivre.

Le premier essai en 2017 a pour titre *Une seconde vie*, c'est une méditation éthique qui reprend le concept d'existence, en s'écartant de son interprétation sartrienne, mais par un écart effectué avec discernement, au niveau même du grand mot de Sartre : « choix ». Une démarche très différente de l'antisartrisme massif du courant structuraliste. Et, me semble-t-il, beaucoup plus convaincante. Au lieu de récuser globalement – dire Sartre est un philosophe du 19^e siècle – Jullien rectifie. Nos vies sont bien bâties sur des choix fondamentaux où elles prennent leur cohérence, toutefois *non seulement nous ne savions pas ce que nous choisissions mais surtout nous ne savions pas que nous choisissions*. Ce qui

est défaillant chez Sartre, c'est sa conception de la conscience, la transparence qu'il lui prête. L'opérateur conceptuel d'un dépassement sur le plan éthique de sa pensée, c'est le terme de *second* – à distinguer de deuxième. Deuxième c'est une position dans une série, une place dans un classement ; second c'est exclusivement par rapport à premier. Le schéma général que développe cet essai est le suivant : tout processus relevant du Vivre tend en se répétant à s'user, se tasser, s'affaiblir. Il n'est qu'un moyen de le réactiver : par une déprise qui permet une reprise, autrement dit exister. Exister c'est tenter une *seconde manche*. Second fait ainsi son entrée dans le vocabulaire philosophique.

Le petit livre, *Dé-coïncidence*, suit immédiatement cet essai, la même année 2017. Il a pour sous-titre *d'où viennent l'art et l'existence*. *d'où viennent* : recherche d'une origine. Ce texte entreprend ainsi de justifier philosophiquement la démarche éthique de l'essai précédent, mais, originalité à comprendre, en suivant la piste de l'art, en pensant l'existence à partir de l'art. Et – j'anticipe quelque peu – cette démarche de fondation philosophique est tout au long du texte couplée avec son inverse : promener le concept créé, *dé-coïncidence*, dans de multiples champs de la culture. D'où l'allure déconcertante du texte, et aussi sa compacité.

Continuons la série avec le troisième essai intitulé *Si près, tout autre*, 2018. Maintenant la dé-coïncidence, c'est lancé. Le problème qu'aborde cet essai, son titre le dit, est celui de l'altérité. Il est traité au niveau métaphysique, il entraîne ainsi une exploration langagière partant, ce qui peut étonner, de la différence entre jouissance et plaisir. Au cours de cette exploration se profile le concept d'*inouï*. Il est explicitement associé à Freud, à sa découverte de l'inconscient.

Le quatrième et dernier essai de la série, *L'inouï*, 2019, présente méthodiquement ce concept philosophique, en rassemblant les approches métaphysique, éthique et esthétique des analyses contenues dans les ouvrages précédents. Il est donc l'essai conclusif, mais à son tour point de départ d'une nouvelle progression conceptuelle et qui aboutira à la survenue de Jullien dans le champ politique. Objet d'interrogation possible pour une autre séance.

Ainsi replacée dans la dynamique d'un itinéraire conceptuel, revenons, à travers le petit livre éponyme, sur l'idée de dé-coïncidence. Je me limiterai à trois remarques. Sur la problématique, mise en place dès les premières lignes. Sur la compréhension du concept, très vite et clairement fixée. Sur son extension enfin, étonnante par la diversité de ses domaines d'application. On finit par chercher ce dont, en matière de culture, il ne parle pas, tout en se demandant s'il ne pourrait pas en parler. Mais j'anticipe encore.

Reprenons. D'abord une problématique formulée dès le sous-titre : *d'où viennent l'art et l'existence*. Une question d'origine (*d'où viennent*) orientant la réflexion du côté d'un grand commencement explicatif à la fois pour *l'art et l'existence*. La question est originale par l'association de ses deux objets : *art* et *existence*, mais pas du tout dans sa forme : remonter à une origine pour y établir un principe est une démarche rituelle en philosophie, et de plus inaugurale, formulée dès le commencement grec.

Pour apercevoir la nouveauté de la problématique de Jullien il faut être attentif d'une part à sa formulation précise, d'autre part à l'énoncé d'une double exigence pour y répondre. On trouve tout cela dès le premier paragraphe, dans ses écrits Jullien pratique l'entame percutante.

La question qu'il pose est la suivante : *pouvoir concevoir d'où vient l' « homme », pour savoir ce qu'il est.* Le concept recherché n'est donc pas celui d'un grand Début – au commencement était la Pensée ou la Matière ou le Verbe ou la Production (Marx) ou la Puissance (Nietzsche) – mais *la condition de possibilité d'un début.* Cet objectif conceptuel s'accompagne de deux exigences inséparables : *procéder de façon strictement immanente et sans trahir le caractère processuel de l'expérience.* Immanence stricte signifie n'introduire dans la réflexion aucun principe extérieur à l'expérience, notamment aucun acteur suprahumain. Caractère processuel, c'est la propriété fondamentale de l'expérience humaine, du Vivre, qu'il faudra suivre au plus près et non pas remplacer par des explications – décrire et non pas construire, être proustien.

Dé-coïncidence est le concept censé répondre à toutes ces exigences philosophiques. Plutôt qu'une origine (à la fois commencement et principe) comme la tradition métaphysique en a régulièrement avancé, c'est, selon l'heureuse expression d'Alain Douchevsky*, *une non-origine originare.* Un originare qui ne se laisse pas circonscrire en une essence ou ramener à un début – le lever de rideau de l'aventure humaine - mais qu'il faut poser comme *toujours déjà* pour que le processus du Vivre soit possible. Au passage notons qu'une telle démarche s'écarte d'une réflexion transcendantale classique, modèle Kant, mais aussi Husserl, qui d'un même mouvement fonde et ferme un horizon de pensée. Cette forme de réflexion, d'envergure existentielle, au contraire ouvre. Au commencement était la Dé-coïncidence, au commencement et constamment, toujours à l'oeuvre.

Mais si le concept de dé-coïncidence ne correspond à aucune essence, il peut être, dans sa compréhension, clairement défini. Ce que l'essai fait immédiatement, dès le premier chapitre, avec le terme de *descellement* et qu'illustre un étonnant cour-circuit culturel.

Toute dé-coïncidence s'effectue à partir d'un état préalable, stable, de coïncidence, qui va être défait. Pourquoi alors ne pas parler de rupture ou de révolution, la grande rupture spectaculaire ? Ce serait décoller du processus même, en privilégier l'évènement sonore au détriment de la *transformation silencieuse.* Même si elle prend la forme dramatique d'un exil (Adam et Eve chassés du paradis) ou d'une révélation existentielle (surgie sur quelque chemin de Damas) une dé-coïncidence est d'abord souterraine, imperceptible. Nietzsche : *les grands évènements arrivent sur des pattes de colombe.* Jullien : *la fêlure devient fissure qui devient faille qui devient fossé.* Toute dé-coïncidence est une faille d'abord discrète et qui va s'amplifier, se creuser.

Mais le tout premier point d'application du concept est dans l'art : Picasso, dans les premières années du 20^e siècle, dé-coïncidant de sa propre pratique picturale, déjà mûre, assurée, maîtrisée. C'est donc au sein même d'une *adéquation-*

adaptation que se produit la désolidarisation initiale. Il s'agit d'une capacité de se *désadapter*.

Dès ce premier chapitre commence l'exploration de l'extension du concept, et juste après le rappel de l'invention du cubisme, est réalisé un court-circuit entre la Genèse, le récit, après la grande coïncidence édénique, de l'exil formateur d'humanité et d'histoire, dans la souffrance et le travail, et les données immédiates de la conscience telles que les dégage la philosophie moderne, Bergson par exemple, Husserl également. D'une dé-coïncidence en soi à une dé-coïncidence pour soi, réfléchie. Bergson et Husserl, ces philosophes distingués, relisent la Genèse. *C'est par dé-coïncidence que peut émerger de la conscience... et se déployer une liberté.* Un vécu complètement coïncidant avec lui-même n'aurait aucune marge de jeu, de choix. Ce serait vivre, organiquement, mais pas exister. Une vie humaine dont s'absente la conscience est triste à voir. Il est clair, dès ce premier chapitre, que le nouveau concept est positif : *dé-coïncider ...le verbe éthique par excellence.*

Après ce déploiement audacieux de l'extension du concept – Picasso, la Bible, la conscience dans la philosophie moderne – retour à sa compréhension. Le néologisme est formé à partir d'un terme de la langue courante, coïncidence, mais qui présente deux sens bien distincts : adéquation parfaite, correspondance point par point, tout coïncide, tant mieux, ou bien fait de hasard, mais cette fois heureux ou malheureux, ce peut être le mauvais endroit au mauvais moment.

L'analyse du concept se poursuit. Dé-coïncider, c'est donc nécessairement abandonner, perdre quelque chose, mais avec la possibilité d'accéder à autre chose. Ainsi y a-t-il toujours risque, incertitude. On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on gagne. Les pères tranquilles dans la vie se garderont de dé-coïncider.

L'analyse revient à la philosophie, dans toute son ampleur. Surprise : en ce lieu valorisé de la culture la coïncidence règne. On est là au pays de la Vérité (du désir de vérité). Or cette dernière, la valeur suprême, est définie traditionnellement comme adéquation de la chose et de l'esprit, parfaite coïncidence que Descartes appelle évidence, et qu'il se fixe comme objectif. A cette fin il met en place la stratégie du doute volontaire et méthodique, qu'il pousse à bout, hyperboliquement, avec le résultat qu'on connaît : au bout de pareil jeu de massacre, peut-être que j'hallucine, que je rêve ma vie, qu'une puissance diabolique me manœuvre par derrière, s'impose une certitude indiscutable, irréfragable, cogito, je suis en tant que je pense. Une certitude solipsiste, elle vaut absolument, mais pour moi seul. Cependant, bien avant Descartes, aux sources de la réflexion philosophique, Parménide dans son *Poème* avait proclamé la coïncidence de l'Etre et de la Pensée. A partir de ce grand principe, plutôt contre-intuitif, sera cultivé et déployé, en philosophie et en sciences, un logos dont l'histoire de l'Europe a montré l'extraordinaire efficacité – au point d'impacter toutes les autres sociétés et cultures – vecteur d'une mondialisation irrésistible.

C'est ainsi sous les auspices d'une grande coïncidence métaphysique que s'est déployé la rationalité européenne, mais Freud, avant Bachelard, l'a rappelé sans ménagement, le chef d'oeuvre de cette rationalité, la science moderne, est capable de tout, jusqu'à humilier gravement l'esprit humain. Elle l'a fait une première fois en inversant les positions dans l'univers, par l'astronomie copernicienne. Une seconde fois, et ce fut encore plus douloureux, avec Darwin pensant la vie comme évolution, la vie comprenant, intégrant le genre humain. Hominien, dit-on maintenant. Car homo n'est pas devenu sapiens d'un coup. Scénario très différent de celui raconté par la Bible ou autre mythologie qui fait sortir, tout armé, l'esprit humain d'une cuisse divine. Non, le scénario s'étale sur plusieurs millions d'années. Les préhistoriens en suivent la progression, bien sûr très lacunaire, à la fois dans l'anatomie (os retrouvés) et l'outillage, avec pour finir la naissance de l'art (peintures pariétales et premières sculptures, des Venus de formes hyper féminines). Il y a de quoi s'interroger, et cela se passait des dizaines de milliers d'années avant toute écriture. Jullien avance cette perspective d'ensemble : c'est en dé-coïncidant d'avec le vivant puis d'avec lui-même que l'humain s'est très progressivement constitué, jusqu'à son état présent prétendument sapiens.

Progressivement au sens de progression plutôt que progrès. Car à regarder ces images qui ornent les cavernes, principalement des animaux, un plasticien comme Picasso et un esthète comme Bataille se rejoignent pour déclarer qu'on n'a jamais fait mieux par la suite, ni les peintres italiens ni flamands ou chinois, ni les contemporains, ajoute l'artiste catalan qui en matière de représentation de taureaux et de chevaux maîtrisait toutes les techniques.

Remarquons surtout que ce principe de dé-coïncidence anthropologique, appuyé sur la paléontologie, ne s'accorde pas du tout avec le principe logique longtemps prévalent de coïncidence métaphysique.

Au fur et à mesure que sont montrées des applications du concept de dé-coïncidence, il apparaît qu'il est complètement associé à celui de processus : il permet de penser ensemble déroulement et décrochement, comment au sein d'une continuité peut émerger du nouveau. En se désadaptant d'un état acquis. Possibilité et non nécessité, car l'aventure peut avorter ou une fois apparue ne pas tenir la route, impasse, échec. Le Vivre est plein d'échecs, individuels comme collectifs, en tout cas l'indétermination y est indépassable.

L'exploration de l'extension du concept se fixe ensuite sur deux textes, l'un hautement philosophique, l'autre suprêmement théologique : le *De natura rerum* de Lucrèce et l'*Evangile* de Jean. Deux textes aux extrêmes de la pensée européenne, l'un étant matérialiste et négateur de toute croyance religieuse, l'autre une référence de la foi chrétienne. Jullien estime que l'un et l'autre sont porteurs d'une dé-coïncidence intrinsèque qui leur confère leur puissance. Chez le penseur matérialiste, c'est le clinamen, cette déviation infime dans la chute des atomes qu'il faut supposer pour que se produisent les rencontres où les corps se forment, par agglomération, donc pour qu'un monde advienne. Chez Jean – qui écrit en grec – la dé-coïncidence est au coeur d'un monothéisme qui n'est plus

alliance d'un peuple avec Dieu (Moïse) mais trinité : *religion singulière où Dieu (le père) décoïncide d'avec lui-même (en son fils) pour se promouvoir en Dieu (en tant qu' « esprit »)*. Après le christianisme, l'islam reviendra à un monothéisme strict, ramenant le fils au statut de prophète et proclamant inlassablement la transcendance de Dieu. Dé-coïncidant, le Dieu chrétien s'incarne. Et le dogme de l'incarnation révolutionne la vision du devenir universel qui n'est plus seulement retour périodique des cycles naturels mais marche avant, vers son terme, de l'histoire humaine. L'histoire a d'abord été histoire sainte. L'historia (enquête) des Grecs, c'était essentiellement de la géographie.

L'exploration des champs d'application du nouveau concept se poursuit du côté de la philosophie classique, post cartésienne, dans le sillage du moi-sujet (cogito) dont les *Méditations métaphysiques* ont posé les bases, aussitôt discutées, disputées, au sein de ce qu'on appelle le grand rationalisme (dont une des tâches principales est de penser la science en marche, essentiellement la physique qui décolle puissamment).

Que je pense, cogito, est, comme l'a établi Descartes, un point d'appui de la réflexion en tant qu'évidence absolue, apodictique, disent les philosophes, en revanche comment je pense devient un champ ouvert d'interrogations. Selon Jullien, deux grandes voies vont être tracées dans la philosophie classique et moderne. Deux approches de la pensée : comme *esprit* et comme *conscience*. Comme esprit, la pensée opère en construisant des objets stables, par un usage très contrôlé de sa capacité d'abstraction, sans s'évader de l'expérience, du domaine phénoménal. D'un mot elle est devenue scientifique en effectuant un travail qui tend à faire coïncider des concepts et ce qui se donne à une observation objective, dépassionnée des phénomènes. *L'esprit est l'outil intellectuel de la coïncidence*. Mettant en avant la capacité de connaissance – par idées adéquates, dit Spinoza – la philosophie classique est globalement intellectualiste, par suite considère avec suspicion l'imagination, faculté d'écart avec le réel, danger permanent de sortie de route. Kant réhabilitant l'imagination, lui conférant une dimension transcendantale, quitte le rationalisme classique, ouvre, indique de nouvelles directions de réflexion.

L'autre approche de la pensée, devenant prévalente dans la philosophie moderne, c'est comme conscience, redescendant dans le vécu, soucieuse alors de décrire plus que de construire. Un tel mouvement va inévitablement ramener la pensée à sa temporalité propre où elle aperçoit l'impossibilité de l'adéquation à soi, le présent et la présence ne cessant de se dérober, *sonnant dans l'âme un creux toujours futur*, chaque instant s'effondre et se renouvelle, je deviens et ne puis m'empêcher de devenir. Continuons avec Valéry : *Allez ! Tout fuit, ma présence est poreuse*, et avec Kundera : *insoutenable légèreté de l'être*. Deux grands têtes européennes.

Dans la culture moderne les actes de dé-coïncidence se sont multipliés. Les uns spectaculaires, provocants, « convulsifs », les autres discrets, abrités, faussement conformistes. Exemple des premiers : le surréalisme, mouvement dont le

programme proclamé est de *déborder les barrières logiques de l'esprit*. Le meneur qui se découvre vite des qualités (et des défauts) de pape, André Breton, est terriblement déçu quand Freud qu'il a tenu à rencontrer lui déclare qu'il ne voit pas l'apport artistique du surréalisme. Le malentendu tient au décalage entre les deux hommes : Freud est à fois derrière et devant Breton : en tant qu'esthète il ne sort pas de l'art classique (Vinci, Michel-Ange, Rome la ville adorée et fantasmée...), en tant qu'explorateur de l'inconscient il a plusieurs longueurs d'avance sur l'auteur de *Nadja* - et d'ailleurs sur tout le monde. Quant au second groupe, les décoïncidents bien élevés, le chef de file c'est Proust, une prose qui dans un mouvement de ralenti sans précédent parvient à séparer conscience et esprit, laisse émerger la première en écartant poliment les simplifications du second. Le maître. Un autre maître dans le roman, aussi réservé que fondamental, mais par un tout autre usage du récit, c'est Kafka. Petite incise personnelle, je ne développe pas.

Jullien sort brusquement et brièvement de l'aire culturelle européenne par cette définition du bouddhisme zen (cultivé au Japon mais d'origine chinoise) : *entreprise stratégique qui vise au désarroi de l'esprit pour nous faire sortir de son régime apprêté d'adéquation*. Quand Foucault se rendait au Japon, son pays asiatique d'élection et où son audience était comparable à celle de Sartre et de Lévi-Strauss, il séjournait en monastère zen, s'astreignait aux exercices et conversait avec les moines. Rapporté dans *Dits et Ecrits*, texte 236, 1978.

Un retour sur le mouvement d'ensemble de l'art moderne, à partir du 19^e siècle, le fait apparaître comme *défi* par rapport au *déni de vécu* qui caractérise l'esprit. Aussi est-il *ce à partir de quoi doit penser aujourd'hui la philosophie*.

Ainsi dans cette discipline, la philosophie, qui plus que jamais se veut sérieuse, rigoureuse, pénétrée d'épistémologie, respectueuse de la science, le changement de ton est considérable. L'esthétique est remis au centre de la réflexion.

Jullien revient sur la philosophie en général, quant à la place qu'y tient le négatif, le problème du mal. Avec cette remarque générale : *on connaît quasi entièrement une philosophie, à vrai dire, à sa façon de concevoir le négatif*. Flagrantes sont la continuité et la parenté de sa démarche fondamentale avec la religion. Car il n'est que deux grandes façons de concevoir le négatif, le mal, la souffrance, le malheur, les massacres auxquels se livre notre espèce, à son égard comme aux autres. Homo, le grand destructeur.

Soit le mal n'est que du négatif, l'ombre du grand tableau équilibré du monde. Un point de vue limité se fixe sur l'ombre sans voir l'harmonie d'ensemble, le cosmos, totalité nécessaire et belle. Soit le mal est une puissance effective de destruction, une puissance mortifère dont il faut à la fois découvrir le principe, le désigner, et expliquer son mode d'action pour y faire face. Réponse au premier scénario : un sage qui comprend la cohérence profonde des choses, qui sait élever son point de vue à la vision du Tout. Réponse au second : un saint ou un héros qui s'attaque au mal, frontalement, sans concession. Dans le monde moderne l'idée de révolution a réussi à conjuguer les deux demandes, en

inventant la figure du dirigeant politique génial qui a compris le sens de l'histoire et qui dès lors impulse l'action collective salvatrice – laquelle consiste toujours à éliminer, à effacer la tache insupportable (les capitalistes, les koulaks, les juifs, les mécréants...). En ce début de 21^e siècle, l'idée de révolution ou de Grand soir en a pris un coup. *Les aubes sont navrantes* (Rimbaud). La révolution n'est belle que de très loin, en paroles, dans une salle de cours ou pendant un dîner.

Philosophiquement parlant, il apparaît que le système dominant, incontournable, à examiner et affronter, c'est Hegel, maître-penseur, comme on a dit. La dialectique de l'histoire. Sans doute le philosophe moderne le plus influent, on mesure cela au nombre et à la carrure de ses adversaires, Marx, Nietzsche, Bergson, Weber, Lévi-Strauss, Foucault...

Résumons l'analyse de Jullien. Dé-coïncidence entend répliquer au concept hégélien fameux de *Aufhebung* traduit par dépassement, terme auquel Jullien préfère *surmontement*. Hegel ne fuit ni n'édulcore le négatif dans l'histoire, bien au contraire il le met au « travail » dans le devenir, il en fait ainsi une force de progrès : il fallait avoir vécu complètement le despotisme pour que la cité émerge, avoir traversé l'esclavage pour que l'idée de liberté se forme puis lentement s'affirme. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Le système hégélien reconstitue l'odyssée de la conscience, de son état initial le plus pauvre, l'animal humain, conscience sensible, être faible, jusqu'à son état suprême, civilisé, en pleine possession de ses moyens, qu'il appelle Geist, Esprit avec majuscule.

Mallarmé a dit de Hegel qu'il était un titan. Il l'est par l'ampleur et la cohérence de sa fresque historique où entrent religion, philosophie, art, droit, politique, science. Tant de savoir et tant de logique dans cette tête qui, comme dit Merleau-Ponty, a voulu contenir l'Être. Au terme de ce grand récit rationnel – le rêve de Parménide réconcilié avec Héraclite - le système hégélien se boucle sur lui-même : la réflexion ne peut aller plus loin, c'est la Fin à la fois de l'histoire et de la philosophie. On sait que cette conclusion a déclenché les sarcasmes de Marx, qui pourtant doit tant à Hegel, et d'abord la lutte des classes, la violence créatrice.

Je résume le point de vue de Jullien. La majestueuse dialectique hégélienne lui paraît manquer d'inventivité, puisque toute position historique suscite logiquement son antithèse, de laquelle, niée à son tour, résulte une synthèse, et on enchaîne, jusqu'au terme. C'est ainsi un récit rigoureusement nécessaire que recompose le philosophe de l'histoire, au final dans cette rétrospection tout se tient, tout coïncide, et on se souvient que la formation de base de l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit* (1807) était théologique. Avec lui Dieu ne s'est pas seulement incarné, il habite l'Histoire, il est l'Histoire.

Le dieu de Hegel porte au 19^e siècle un nom simple, et tout le monde y croit, sauf les ignorants attardés et les réactionnaires indémodables. Ce nom, écrit avec majuscule, est Progrès. Marche en avant de l'humanité qui s'arrache à un passé misérable. Le chantre principal de cette religion séculière est Victor Hugo, il

l'incarne dans le personnage de Jean Valjean. Parmi les réactionnaires indécrottables, Flaubert, vénéré par les romanciers contemporains. La croyance au Progrès est très entamée au 20^e siècle, au vu de la barbarie qui s'y est déchaînée, partout. Croyance encore plus faible à présent, du moins en Occident.

Restituer à l'histoire, personnelle ou collective, son inventivité, mais aussi son indétermination, la part du hasard, du risque, de l'imprévu, c'est ce que vise le concept de dé-coïncidence. Dé-coïncider, c'est remettre de la tension dans un état qui saturé s'affaissait, se fermait sur lui-même, se mourrait doucement. Seul moyen non pas de progresser mais de *promouvoir*, introduire du nouveau, de l'*élan* dans ce qui était devenu *étale*. Revenons au paradigme de l'art : Picasso n'est pas un progrès par rapport aux impressionnistes ni ces derniers par rapport aux romantiques, et ainsi de suite jusqu'aux peintres du Quattrocento. Picasso promet, c'est-à-dire peint comme avant lui on ne l'a jamais fait. Et non pas une seule fois, mais tout au long de sa longue vie. Il enchaîne les dé-coïncidences, il fascine.

Jullien prend ensuite des exemples beaucoup moins spectaculaires. La vie d'un couple, elle s'use, se routinise, c'est bien connu. Comment la ranimer ? En dé-coïncidant, en sortant de son ornière d'abord inévitable, qu'elle a elle-même secrétée. On retrouve le concept d'*extime*, par lequel se terminait l'essai sur l'intime. Je ne développe pas. De même, sur le plan collectif, les religions en devenant institutions, églises, pesantes hiérarchies, perdent la ferveur des commencements. Comme dans le film de Bergman, *Les communiants*, ou sur le mode comique, dans le film italien où le nouveau pape élu qui vient de perdre la foi, en fuite, erre incognito dans Rome. Un dernier grand rôle pour couronner la brillante carrière de Michel Piccoli. Le catholicisme occidental est en chute libre, un pape dé-coïncident tente à présent de redresser la barre. Qui vivra verra le succès ou l'échec de ses efforts méritants.

Le périple de Jullien dans la culture, y cherchant et trouvant de la dé-coïncidence, se termine par une méditation éthique. L'éthique, c'est le nerf de la philosophie, sa part la moins verbale. Une philosophie sans éthique n'a pas de répondant, de ses discours subtils et compliqués presque tout le monde se fiche. Des mots, rien que des mots, comme dit Hamlet.

Dans cet itinéraire philosophique le souci éthique apparaît explicitement, on l'a vu, avec la création du concept d'intime, puis la mise en place d'un programme de recherches centré sur le Vivre. Résumons encore. Vivre au sens humain n'est pas en soi éthique puisque la vie nous est donnée, nous y sommes toujours déjà immergés, avec une donne de départ, naturelle et sociale, aucunement choisie, avec quoi il faudra faire. D'emblée, je fais partie des beaux ou des laids, des bien portants ou des maladifs, des esprits rapides ou lents, des nantis ou des déshérités, certes ensuite on peut et je peux moi-même améliorer ou aggraver mon cas. Par mes choix, dit Sartre, qu'il s'est appliqué à repérer dans quelques

grands destins littéraires, Baudelaire, Flaubert, Genêt. A quoi Jullien fait l'objection décisive précédemment signalée. L'auteur de *Saint Genêt, comédien et martyr* – essai que Roland Barthes trouvait « admirable » – se méprend sur la conscience, en ce lieu ne circule pas *un grand vent*, l'air est au contraire très confiné, installant de *la torpeur*. Dans ce sous-sol (que Freud dit avoir passé sa vie à explorer) on prend facilement les vessies pour des lanternes. Jullien est freudien.

Pour lui le domaine de l'éthique est dans le passage de la vie à l'existence, comme rapport à soi mais surtout comme rapport aux autres. Le rapport aux autres, notre vie relationnelle et interactive, est commandé par des intérêts et des affects qui à la fois relie et opposent les individus, chacun ayant ses atouts et ses stratégies. Aussi la plupart des morales sont-elles régulatrices, à vocation sociale, organisant des coexistences supportables

La thèse de Jullien est que l'intime est d'un autre ordre : non pas relation mais *rencontre*, sans stratégie, sans projeter de fins sur autrui : partage, apparition d'un *nous*, mais qui n'est pas celui de la passion possessive, à base de désir, du *broyant amour*. Eros, le chasseur maigre, affamé du *Banquet* de Platon.

L'intime provoque ainsi une dé-coïncidence d'ordre éthique, une brusque rupture dans la vie relationnelle et ses échanges bien ou mal pesés. L'éthique – non la morale – se signale par une réactivité à l'encontre des conduites socialisées acquises, installées. Ce que d'ailleurs la pensée chinoise, notamment confucéenne, a très nettement aperçu. L'opposé de l'intime, c'est l'indifférence, l'indistinction des autres, je n'ai rien vu, ou j'ai obéi, ou j'ai fait comme tout le monde. *Il est temps de passer d'une morale de l'obligation [modèle Kant]...à une morale de la promotion.* Au prix d'une dé-coïncidence de nouveau. La vraie morale se moque de la morale.

Au terme de ce parcours dans la culture européenne, principalement philosophique, muni de ce concept comme d'une clé, il apparaît que le discours métaphysique, avec une belle constance, a organisé son évitement auquel Jullien entend mettre fin, en reprenant le concept d'*existence* – étymologiquement se tenir hors – mais épuré. Par rapport à sa version sartrienne encore dépendante des cadres de la philosophie classique (cf l'article sur la liberté cartésienne dans *Situations I*). L'homme, tout en appartenant complètement à la nature et au monde, est *l'immanent existant* qui ne participe plus seulement à l'évolution du vivant mais en sort - dé-coïncide - en s'ouvrant à de nouveaux possibles à travers la langue, l'art, la culture. Une espèce historique dont on ne saurait fixer l'essence : *sa seule essence est de n'en avoir aucune, sa seule définition est de se soustraire à toute définition possible.*

Le dernier chapitre du bref essai que nous venons de survoler s'arrête sur le moment historique dé-coïncident par lequel démarre notre modernité. Cela aurait eu lieu au début du 20^e siècle, avec trois séismes au niveau des cadres de la pensée européenne : la théorie de la relativité, celle de l'inconscient et le cubisme en peinture. Concernées les sciences dites dures, la représentation de l'esprit humain et une tradition artistique majeure, toutes trois remontant à l'épisode fondateur de la Renaissance. De ces trois « révolutions », d'ailleurs indépendantes les unes des autres, Jullien ne considère ici que la troisième, d'ordre artistique. Il y voit la porte d'entrée dans un art exploratoire où *c'est la désadéquation qui est productive*, un art affranchi des canons de la beauté comme de la référence à la nature, un art qui par la radicalité même de ses écarts révèle crûment les académismes anciens. Il ajoute que ce séisme pictural – *Les demoiselles d'Avignon*, souvenir personnel d'un passage dans un bordel de la cité papale – a été préparé ou anticipé dans la poésie française par Rimbaud (*La lettre du voyant*, 1871, parlant de *dérèglement de tous les sens*) et Mallarmé, lui avec méthode et constance, maître régnant sur la jeune élite intellectuelle, Valéry, Gide, Blum. *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.*

Jullien répète que *l'art...est une leçon de ce qui est à penser comme existence*. Mais on aimerait savoir ce qu'on pense du concept de dé-coïncidence du côté tant des sciences dures que des pratiques psychothérapeutiques, chez les petits-enfants d'Einstein et de Freud. Et il le souhaite aussi puisque vient d'être fondée avec son soutien l'association Dé-coïncidences, au pluriel, dont le but explicite d'ouvrir le concept à tous ses usages possibles.

On pressent que l'affaire sort alors du cadre universitaire où se déroulent habituellement les échanges philosophiques – les philosophes parlent aux philosophes – et prend un tour politique. C'est bien ce qui s'est produit : Jullien a publié en 2020 un court texte intitulé *Politique de la dé-coïncidence*, et début décembre aura lieu à Paris un colloque de plus, et international, sur son travail philosophique intitulé *Dé-coïncidence, du théologique au politique*. Comme je dois y présenter le concept de dé-coïncidence, vous me rendriez service en me signalant les défauts aperçus dans mon exposé d'aujourd'hui. Merci d'avance.

François JULLIEN

Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence 2017

Lévi-Strauss *Race et histoire* 1952

Huntington *Le choc des civilisations* 1996

Procès ou Création 1989

De l'Etre au Vivre 2015

Pascal David *Cahier de l'Herne Jullien* 2018

Une seconde vie 2017

Si près, tout autre 2018

L'inouï 2019

Alain Douchevsky *Revue Approches François Jullien* n° 171, sept 2017

De natura rerum de Lucrèce et *Evangile* de Jean.

Hegel *Phénoménologie de l'esprit* (1807) *Aufhebung* : dépassement ou surmontement.